

Deuxième et troisième degré

On sait qu'aux Etats-Unis les policiers appliquent, pour faire « suinter » leurs victimes, une méthode de tortures, appelée « troisième degré »; de cette charmante manière, ils leur arrachent les aveux les plus fantaisistes. En ce qui concerne l'industrie, les stalinien prétendent avoir surpassé l'envergue, la cadence, l'importance de l'industrie américaine. On pourrait en douter, car cette affirmation est encore à contrôler. Mais ce qui est incontestable et incontesté, c'est le fait que le « troisième degré » américain n'est, appliqué par les policiers de la Guépéou, que le premier degré innocent de cet honorable établissement des Yagoda ou des Ejov.

Nous ignorons totalement quels « degrés » ont été appliqués à l'occasion du procès des Seize. Mais si, en ce qui concerne les bougres comme Olberg ou Moïse Lourié, ce n'était que le degré inférieur (et donnait, par suite, des résultats pitoyables), il est clair que le procès de Novosibirsk révéla « du nouveau », des aveux de second degré, si l'on peut s'exprimer ainsi, au sens métaphorico-policiers.

En effet, Olberg débita ses bêtises quant au passeport, tant bien que mal, et Vychinski, ex-menchévik juif de droite, montre en quelle piètre estime il tient la jeune génération chauvine fabriquée par le stalinisme, en jouant l'homme indigné du fait de l'usage d'un passeport *en règle*, mais, pour ainsi dire, sans racines profondes d'Olberg père ou mère en Amérique centrale. Car ce Vychinski, il singeait, mauvais cabotin, le brave bourgeois honnête au sens bourgeois, qui considère avec horreur un passeport non suffisamment « enraciné », pour ne pas dire *raciste et national*. Pour ce monsieur, accusateur public du « socialisme » épanoui « marque » Staline l'homme ne compte pas. C'est le papier, la griffe, la signature, la couverture du passeport, document sacré, qui compte.

Pourtant, Yagoda fut chassé. Ejov va, par conséquent encore plus fort. En effet, le « terrible » Olberg, sujet névropathe et déséquilibré, avait seulement raconté des choses incohérentes sur l'agent mystérieux de la Gestapo. Les relations entre la Gestapo et « les trotskistes » n'étaient, d'après sa version, que nébuleuses, insaisissables, peu vraisemblables. Le « second degré » devait donc être plus robuste, plus persuasif, plus tranchant.

Mais Ejov est encore plus stupide que Yagoda. Il pro-

duisit, au cours de ce procès de Novosibirsk, véritable « générale » d'un grand gala ultérieur, où Radek, Piatakov et Ouglanov seront jugés, un témoin dont les dépositions relèvent de la sorcellerie, sinon de l'art du prestidigitateur. Ce témoin, Drobnis, ancien oppositionnel, ancien membre du Parti Communiste russe, *accusé*, mais néanmoins cité comme témoin (procédure absolument inadmissible, donc appliquée couramment devant ce fameux tribunal), fait une déposition « sensationnelle ».

En effet, il « a assisté, en 1927, à une réunion d'oppositionnels russes, dans un bois près de Moscou »; Trotski présidait, et il dit, de l'« aveu » de Drobnis, qu'il faut organiser des attentats contre la vie des chefs et, ce qui révèle un abîme, contrariant tout bien pensant, « qu'il faut établir une collaboration avec la Gestapo ». C'est le contenu de cette déposition ahurissante.

Mais en 1927 Trotski était encore membre du Comité Central du Parti, et même du bureau politique; en 1927, l'idée d'organiser des attentats terroristes contre qui que ce soit n'aurait pu être conçue que *dans une maison de fous*. Car ni Trotski ni les autres oppositionnels russes ne pouvaient même pas rêver à de tels moyens de combat, *primo parce qu'ils étaient et sont des marxistes*, donc des hommes qui déclinent cette méthode de lutte, non par des considérations d'ordre sentimental, *mais par conviction théorique et pratique* gagnée au cours de leur vie de politiciens marxistes; et *secundo* encore, *parce qu'à cette époque-là ils étaient tous convaincus de leur victoire prochaine au sein du parti*.

L'idée du terrorisme ne vint aux marxistes que dans une toute autre constellation : c'est *Staline et sa clique* qui, *après avoir jeté aux orties leur passé de marxistes, se ruèrent sur la voie du terrorisme pour en finir avec les oppositionnels* — par l'assassinat, grâce à ces sanglantes comédies appelées « procès » devant le Tribunal Militaire Suprême.

Ejov, trop zélé — on sait pourquoi — a raté son coup. Il tremble, naturellement, ce triste valet, il a peur de son maître, cela se comprend; mais il ne fallait pas être si bête. Car, dans son zèle de policier qui « tire » tout le « jus » de ses accusés moyennant son second degré, il en a même trop tiré : *tout le monde sait, en effet, qu'en 1927 la Gestapo n'existait pas encore*. Trotski, président de la réunion « au bois », comment aurait-il pu alors tenir ces